

Christopher Middleton

Poèmes

traduits par Françoise de Laroque

Christopher Middleton, né en Cornouailles, vit aux États-Unis depuis 1966. Il est professeur de germanistique à Austin (Texas). Ses plus récents titres sont : *Intimate Chronicles*, 1996 (Carcanet ed.), *The Word Pavilion & Selected Poems* (Carcanet, 2001), *In the Mirror of the Eighth King* (Sun & Moon press, Los Angeles).

UN JOUR D'OISIVETÉ DANS LES DARDANELLES

1

Flamme, la voilà, lointaine
sur le dos
émaillé de l'océan – qui pointe

azalée, un petit voilier émet
une volute enfermée dans sa flamme –

une coupe neigeuse
ou une poche pour recevoir le vent, en attente,
azalée
qui a dit « sur l'étincelant... » ?
labeur de la mer, rude, lustré

8 heures du matin

2

une masse poudreuse
et sombre fondait maintenant sur elle

sur elle fondait un sombre et
possible Leviathan

3

Toujours pas de vent, la coupe,
inefficace, s'incurve vers le nord
de Lesbos

tiens, un tanker et hm, les flèches
(Marcel dans sa charrette à poney –)
qui ne changent pas de position
même si ton déplacement les joint, les
disjoint

ainsi
(*loquitur Demokritos*)
« forme, position, figure »

un tanker poudreux
fondait toujours sur elle.

4

azalée dont la délicate flamme repliée
si neigeusement blanche,

un tissu de Byssos jeté aérien
autour d'une femme nue

mais figé –
une position, sous le

qu'importe ? une position, comme si
dans ce bleu colossal
de la chaleur, cet
asthme matinal...

5

Ténues les lignes de visée fixent
des objets changeants tout de travers
rien de faux, mais maintenant bouge, il fait si chaud

118

ton sac d'os
d'un demi-mille, la vie bascule
ainsi s'est brisé ce qui semblait

coagulé ou prêt à éclater – une
grenade s'ouvre et crible
de grains les pâles
enfants du village raidis

sphérique
géométrie de la coque d'un voilier

6

et on dit qu'un jour a un centre
rien, juste une plongée
était-ce un ponton? était-ce un bassin?

Glisser le long des échelons de fer jusque dans la glace
liquide et salée, tenter
de prendre vers le sud. Vide

« rien de plus réel que ce rien »

pourtant c'était bien quelque chose
de frais, de salé, environnement
moléculaire qui gaine la chair vivante,
autour d'
un point aveugle
un trou pour embusqué

7

et souviens-toi sous les chênes feuillus la table mise
les lampions du patio qui l'éclairent

le violet de l'aubergine, l'émeraude du concombre
et une gamme de rouges, les tomates, puis les poivrons

en rondelles qui ont la forme d'un huit, lorsque d'en haut
un premier gland plongeait dans mon lait de lion

sur quoi une libellule noire sortit en spirale
et cingla à travers le crépuscule couleur de poudre

une d'abord, puis bientôt dans un zigzag frénétique
brisant l'air sombre de leurs ailes, une seconde s'abattit

puis d'autres et davantage, un casque de libellules
coiffant les chênes, toute une société de glands rendue à la liberté

un concours de trouées, d'ailes et de pressions, une joie
de hasard garda l'essaim en place jusqu'à ce qu'un vent du sud,

tel le bruit du canon, c'était Gallipoli
et le fracas des armures quand ils tombèrent à Troie

balayât cette chape translucide de libellules
vers le nord, notre regard se posa de nouveau sur les aubergines

une friture d'anchois avait neigé dans nos assiettes
pendant que Güney chantait pour les glands et la lune.

8

Poème –

Cultive ton secret
ou bien
s'il s'ébruite
il sera laid

Apaise ce qui est en réserve,
l'originel, le chaos, le non éclos,
ou il te détruira.

S'humilier devant les esprits
n'a jamais rien donné de bon.

Réponds-leur gentiment.

Avec le cœur clarifié

le latent.

LE SAULE PLEUREUR DE MONET

Sans le vouloir
 Microbes
Dans une goutte d'eau
 Nous voyons ce qu'ils ne peuvent

Un carrousel
 L'incroyable
Vitesse en écho
 D'une roue de couleurs

Et tournoyons jusqu'à
 Être vus pleurant
A l'intérieur d'une unique
 Larme sans importance

Ou (canard dans la mire
 Qui passe en criant le Delta
Du Danube au lever du soleil)
 Dans une goutte d'eau-de-vie

A travers ses murs
 Liquides réfracté
Le cosmos clame
 Bonjour au revoir

LA MITE

Petite comme un ongle d'enfant de dix ans,
Tu as, en miniature, les moustaches d'un chat.

De près, faciles à distinguer dans la lumière oblique,
Deux profils se rejoignent, comme des rivières, sur tes ailes.

Et le visage d'un empereur de Chine se révèle,
Souriant, mite, sur ton dos mésopotamien.

Se découpant sur la table en pin
Ta forme est moins éventail, moins tulipe

Que le lotus égyptien, avec ses lèvres de tornade,
Qu'ils martelaient en drachmes, à Chypre, jadis.

Une véritable énigme, toutes ces gorges tranchées alors,
Maintenant l'histoire se disperse en poussière dorée

Que je respire quand tes moustaches tressaillent.
Un souffle t'a fait perdre de la hauteur, maintenant tu es partie,

Pourtant tu pourrais avoir toujours été là,
Comme les doigts que j'avance pour saisir

La cigarette, comme le vin encore noir dans la bouteille.
Et si je voyais tout à coup le dessin sur mon propre dos ?

Quelles rivières, quels profils, quelles effusions de sang
Se fondraient en un dessin mal interprété,

Comme à travers la brume dans la vallée, par un rustre qui prétend
À une imparfaite, imaginaire intelligence ?

Couvert de gribouillis provocateurs, le globe
Jette au vent le quadrillage dont nous l'entourons.

Ainsi, au moment de cette fureur, tu t'es envolée :
Astucieusement, tu t'immisces dans ma maigre provision de laine ;

J'entends tes molles mâchoires qui broient ma couverture :
Me voici donc devenu toison et toi mon Argonaute.

UNE REVENANTE

Elle est là
De nouveau, rapide, dans un goût
De citron, pas vraiment
Dans la bouche, elle est là
Dans une effluve

De zeste de citron, impossible
De dire
D'où, la lumière
Safran peut-être, sous les doigts
La neige du métal

Ou, jeté à l'eau
Dans un débordement d'être, moi,
J'aurais perçu
Un tintement, imprécis,
Un signal lointain

Éclair dans la bouffée plus chaude
De l'air ce soir, mêlé
À elle, drôle
Aujourd'hui, la turbulence
D'une enfant, tête renversée

En maillot crevette, elle
Exécuta une éblouissante
Danse
De plein jour par-dessus
La fente

D'un pavé, elle
Menaça
Le ciel
De son poing
Fermé sur une fleur

Morte depuis si longtemps
Autre
Elle est là, je me rappelle
Dans le goût
Sous les doigts, dans l'enfant

Une sensation
Vague, où, muet
J'apprends ma forme, pour sortir ensuite
En fantôme d'un être
Que jamais je ne connaîtrai

LA MORENA

Ma vache blanche est très silencieuse ce soir
Ma vache blanche qui trait un cœur de l'obscurité

Dans quelles farces quelles soieries va-t-elle tomber
Ma vache blanche aux lèvres de parachute

Ma vache blanche à chemise fumée de bois
Ma vache blanche avec sa ruche de désirs

Parfois l'abandon la prend par les cornes
Parfois elle est placide et chante à l'église

Ma vache blanche qui danse dans son champ de feu
Ma vache blanche dont les pas sont risqués

Partout où elle pense qu'il y a des cathédrales
Partout des cloches inscrivent dans l'air leurs spirales

Ma vache blanche qui a des idées bien à elle
Ma vache blanche dont la touffe est un nœud d'humeurs

Les paniers d'air pendent de ses os solides
Les cruches de terre levées avec ses petits seins

Ma vache blanche par qui le chagrin consume le jour
Ma vache blanche par qui le chagrin mord comme un requin

Ma vache blanche qui tremble et pénètre les hommes
Ma vache blanche qui chevauche les hommes à cru

Souvent consciente de trop de choses à la fois
Souvent vient le temps où elle ne sait rien du tout

Elle n'a pas l'heure car son rythme est interne
Sa voix seule lui dit quand et comment

Elle mange du pain sec s'il n'y a rien de mieux
Ma vache blanche qui a toujours le goût de l'orange

Ma vache blanche qui dépasse la neige
Sa chatte est du ciel pour qui lui plaît

La nuit nous prolongeons la dispute furieuse
Ma vache blanche va jusqu'au bout des mots

Raccourcissant les jours nous marchons main dans la main
Plus d'une fois elle m'a déboîté le bras

Je danserai ma danse avec un seul bras pour ma vache blanche
J'aime sa vie ses manières sa nature difficile

Nous vivons sous des toits qui tiennent les siècles à distance
Ma vache blanche dans les petites villes les cités pourpres

Ma vache blanche dans un village danse au son de la guitare
Ma vache blanche déguste du vin dans une coupe d'argile

Quand les paniers trempent brillants dans l'eau
Ils se remplissent de poisson et craquent dans un tremblement de terre

Quand dans ses poils de vieilles histoires sont racontées
Nous les arrêtons pour refaire à neuf le monde purifié

Elle est absente dans le canyon de sa rouge luxure
Elle est présente dans les assiettes pour tous les jours

Ma vache blanche est noire en vérité
Ou vient de Chine ou d'un pays arabe

L'appeler vache est en fait une grave erreur
C'est un léopard avec ses quatre petits dans la forêt

Ma vache blanche qui se déshabille dans cet hôtel-là
Ma vache blanche qui n'est pas mienne du tout

Ma vache blanche qui disparaît avec ses jambes de dauphin
Ma vache blanche qui patauge *toute nue* dans le Toulourenc

Sa peau se reflète elle-même et ça suffit pour nous
Je tombe dans sa peau pour obliger le Baron Choc

Je lèche ma vache blanche dans sa pureté sa gaieté
Elle n'aura jamais l'idée de me prendre au sérieux

Ma vache blanche m'imagine fuyant au loin
Elle ne voit pas que je cours pour saisir sa forme bondissante

Vache blanche qui danse sauvage au milieu du monde
Vache blanche ta douce poussière et le vent qui souffle dessus

LENTO

Être presque incapable de se réveiller
Voir l'ombre d'une toile d'araignée
S'y intéresser dans un demi-sommeil

Remarquer que l'ombre est active
S'interroger sur son mouvement réitéré
Remarquer que le mouvement varie de temps en temps

L'appeler océan
Le sentir vivant dans la chambre
Être allongé de tout son long dans la lumière dorée que la pièce contient

Entendre des bruits d'assiette dans la cour
Oublier l'ombre de la toile
Ouvrir la porte et s'approcher des plats

Sentir la faim
Reconnaître que sa faim est privilégiée
Lever les bras

Prendre un couteau dans la main
Dans l'autre une fourchette
Considérer les veines de la table de marbre

Admirer un océan grillé dans son assiette
Manger une portion de pâté d'araignée
Goûter le vin blanc infinitif

PROMENADE AU PAYS DE TOULOUSE-LAUTREC

Tirées des os de la lumière,
Figures définies, en petit nombre, de la vie ordinaire.

Comme si dans ses os la lumière les avait connues,
Toutes : le cheval qui s'éloigne au trot,
Le cabriolet jaune, et sous leurs chapeaux du dimanche
Face à face, l'homme et la femme.

À vrai dire, un demi-homme et une demi-femme.
Auxquels s'ajoute une moitié de cheval.
Locomotion bien que les muscles essentiels
Soient cachés dans la peinture ; même le chien,

Qui, en oblique, court derrière le cabriolet jaune
Comme le vent – sans aucune patte visible.

Prêt à partir à l'instant,
Beau vieux cabriolet qui grince tiré par un demi-cheval.
Non, ce n'est pas ça. Plutôt la manière dont
Très précisément une plume de chapeau centre tout
Autour d'un point silencieux dans le ciel.

Ou bien les coiffes des chapeaux tracent
Une diagonale imaginaire qui raye
Le ciel bleu oblong ; jolie
La façon dont elle s'appuie sur l'autre
Diagonale plus basse et verte de la haie.

Je n'y suis pas. Le chien – grand jaillissement frais
De l'air sur la truffe. Toujours pas :
Parsemée de rose, une ombre qui ondule
Poursuit le cabriolet, la pointe d'une plume
Agrandie en chien fait un saut de côté
Surgie non d'un chapeau mais de la route.

Non, non ; une présence, tacite,
Maintient en place, pour que l'œil les frappe,
Des signes fugitifs dans leur consortium : un œuf !

Intérieur ovale, son jaune,
Un cabriolet jaune, le chariot de cristal du soleil –
A travers le cône d'émeraude, un œuf, incliné,
Ce que les figures font et ce dont elles sont faites.

Parabole, cela commence
A la pointe des oreilles du cheval, embrasse
Les coiffes des chapeaux, contourne la queue du chien,
Retourne au point de départ le long d'une courbe de la roue au sabot.

Même là, toujours pas.
Il n'y a jamais eu d'œuf. Alors, quoi d'autre,
Si ce n'est l'œil d'Henri de Toulouse-Lautrec :

Caché, il s'est épié
Lui-même, s'est tranché
En deux, a fait sortir cet autre univers
Du mucus sanguinolent qui sourd ; maintenant
Les figures qui l'habitent,

Guéries, sans défaut, sont le nerf même
Qui voit, et c'est ainsi
Qu'elles s'écartent de vous,
Alors que lui ne cesse d'être là.